



Jean-Luc Verna se fait tatouer au gré de ses voyages, quand il a le temps («comme une valise avec des stickers»). PHOTO MARIAN ANDREANI

Jean-Luc Verna, l'art chevillé au corps

Par
MAGALI LESAUVAGE

Au dos de son blouson noir, qu'il ouvrira en grand pour nous montrer sur son flanc gauche un tatouage de moineau et sur sa poitrine l'inscription «*Noli me tangere*», sont écrits les mots «*Danse ou crève*». Plutôt que de crever, Jean-Luc Verna a choisi de danser. Mais la danse, jugée trop efféminée par une mère «*bête et méchante*», lui a été interdite. Premier deuil. C'est donc dans le dessin qu'il trouva à exprimer une émotion à fleur de peau. Une peau qu'il tatoue au gré de ses voyages, quand il a le temps, tout le temps («*comme une valise avec des stickers*»), d'emblèmes étoilés et des noms de ses amis et amours, qu'il

tient ainsi toujours près de lui. Au visage, piercings et mâchoire métallique lancent des éclats d'argent – les dents, il les a perdues dans la rue, au combat.

Artiste aujourd'hui salué par une rétrospective au MAC/Val de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), Jean-Luc Verna s'en est pris plein la gueule, et très tôt, malgré une carrure massive et une allure fauve. De 15 à 21 ans, il se prostitue dans les rues de Nice, «*ville toxique*» selon lui, avant d'intégrer l'école d'art de la Villa Arson. Un virage qui lui sauve la vie : «*C'était ça ou devenir terroriste, ou acteur porno. J'étais dépositaire de la misère du monde. En étant artiste, je tente de l'expliquer.*» Entre-temps la séropositivité, et autrefois la toxicomanie, lui ont

Piercings, tatouages, maquillage : l'artiste pluridisciplinaire fête ses 50 ans au MAC/Val, à Vitry-sur-Seine, avec une rétrospective aux allures d'hommage posthume, où dialoguent dessins ruinés et objets témoins de ses vies multiples.

rendu la mort familière. Plus récemment, c'est une rupture douloureuse qui l'a fait danser sur le fil. Depuis, il dessine des oiseaux, «*le top du ringard*», moque-t-il.

«LIEU DE L'INTIMITÉ»

Des «*petits dessins empoisonnés*» de moineaux, de rouges-gorges et de pinsons, oiseaux chanteurs au plumage gonflé et aux ailes atrophiées, incapables de voler. La bande-son de l'expo est semée de cris de corbeaux et de salves de rires, tandis que résonne un «*Non*» ferme de la voix de l'artiste. «*Vous n'êtes pas un peu beaucoup maquillé ? — Non*» est le titre de l'exposition, clin d'œil à la remarque mille fois entendue, et à cet «*outil de l'affranchissement*» qui a permis à Jean-Luc Verna de

tracer en négatif sa ligne de conduite. Non aux compromissions du marché de l'art, grâce notamment au soutien indéfectible depuis vingt-cinq ans de sa galerie Air de Paris (dont il porte le nom tatoué dans le dos), non aux manœuvres politiques auprès des commissaires et des critiques, non à «*un corps gros et courbé soumis à l'exercice tous les jours*», non au formatage d'un art contemporain clos sur lui-même. Car si aujourd'hui le dessin a la cote, ce n'était pas le cas aux débuts de l'artiste, dans les années 90 : pendant huit ans, raconte-t-il, sa galerie n'a pas vendu un seul de ses dessins.

Le dessin, ce «*lieu de l'intimité*» qu'il cultive et enseigne depuis vingt-cinq ans, Jean-Luc Verna l'a

appris en autodidacte, recopiant les albums de *X-Men* et les manuels d'anatomie artistique. On loue la qualité de son trait, il rétorque : «*La virtuosité du poignet, je m'en moque. L'art n'est pas une compétition sportive, c'est une course qui a été gagnée haut la main depuis longtemps par les grands maîtres*». Et la beauté des corps ? «*Cela m'intéresse encore moins, la perfection anatomique, c'est de l'art gay intracommunautaire, toxique.*»

Dans un même geste, il dessine de ses yeux myopes un trait noir au-dessus de sa paupière, des profils nus, des têtes coupées ou la crête de la montagne Paramount, rebaptisée «*Paramour*». A peine une vingtaine de feuilles sortent chaque année de son petit studio parisien du XIX^e ar-

CULTURE/



Read Into My Black Holes, 2016. A. MOLE. COURT GALERIE AIR DE PARIS



Mlle Fox, 2016. PHOTO MARC DOMAGE. COURTESY GALERIE AIR DE PARIS

rondissement, des dessins réalisés selon une technique particulière : le trait est photocopié, puis transféré sur une seconde feuille de papier de récupération grâce à un produit hautement toxique (là encore), le trichloréthylène – une «*madeleine perpétuelle*» qui lui rappelle «*la défonce*» de sa jeunesse –, avant d'être repris encore. Des images «*trois fois tuées, trois fois ressuscitées*», évanescentes, s'effaçant déjà, bavant

comme le fard à la fin des longues nuits. Visages charbonneux, corps d'hommes, de femmes et d'enfants tracés dans des contrastes subtils surgissent de l'ombre, comme des icônes de cultes oubliés. Dans ces dessins ruinés on lit l'influence des artistes désespérés du romantisme noir et du symbolisme fin-de-siècle – Auguste Préault, Alfred Kubin, Félicien Rops, mais aussi la douceur du *sfumato* de Léonard de Vinci.

GRANDE AUTODÉRISION

Artiste total, Jean-Luc Verna est aussi un homme de spectacle. Chanteur (dans le groupe de «*cabaret new wave* » I Apologize), interprète (pour Gisèle Vienne et Jonathan Capdevielle au théâtre ou Brice Dellsperger au cinéma), performeur (bientôt chez Madame Arthur), metteur en scène (au festival Etrange Cargo, à la Ménagerie de verre)... Au centre de l'expo du MacVal trône d'ailleurs une scène, avec un rideau en strass, où ont lieu concerts, performances et répétitions en public. A proximité, une coiffeuse en forme de pierre tombale porte les pincesaux et khôls que Jean-Luc Verna utilise aussi bien pour rehausser ses yeux que ses dessins. Des cockrings en verre, des baguettes magiques en berne, des

costumes de scène, un moulage réaliste de son sexe dans sa fragile banalité... Les objets familiers sont déposés là, comme les armes d'un vaincu. A rebours, dit-il, d'une fierté gay qu'il ne revendique pas, Verna exhibe un corps paré mais vieillissant, avec une grande autodérision. Une fois par mois, la performance *Embrassement* invite le visiteur à

RENCONTRE

pénétrer dans une backroom sombre et paillé où attend l'artiste, nu, pour un *hug «tout sauf érotique»* qui lui rappelle ces années où son corps était le réceptacle d'émotions étrangères.

Une série de photographies le montre dans des poses où il reprend le vocabulaire de gestes de l'histoire de l'art (Rodin, Delacroix, David d'Angers), retrouvé dans les attitudes scéniques de ses idoles rock (Siouxsie Sioux, Nina Hagen, Blondie) – série qu'il reprendra en live avec deux danseurs et la voix de Béatrice Dalle pour son spectacle *Uccello, Uccellacci and The Birds* à la Ménagerie de verre. De la culture savante à la culture *underground*, du musée à la rue, de la peinture au rock, le corps de l'artiste est au cœur de l'œuvre. Ce corps qu'il observe tous les matins dans un miroir en pied, «*pour savoir quelle ligne tendre*» dans sa séance d'exercices quotidiens. Avec le dessin, encore, comme discipline salvatrice d'une vie équilibriste. ◀

JEAN-LUC VERNA
RÉTROSPECTIVE MAC/Val (94).
Jusqu'au 26 février.
Rens. : www.macval.fr
A signaler : «*Uccello, Uccellacci and The Birds*» les 17 et 18 mars à la Ménagerie de verre, 12-14, rue Lécévin, 75011.



There She Goes Again, 2016. PHOTO AURÉLIEN MOLE. COURTESY GALERIE AIR DE PARIS